Document généré le 20 avr. 2024 00:31

**24 images**

# La vie mode d'emploi
## *Suivre Catherine* de Jeanne Crépeau

Gérard Grugeau

Numéro 136, mars–avril 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25318ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2008). Compte rendu de [La vie mode d'emploi / *Suivre Catherine* de Jeanne Crépeau]. *24 images*, (136), 58–58.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# La vie mode d'emploi

**par Gérard Grugeau**

La quarantaine sied bien à Jeanne Crépeau. ***Suivre Catherine*** est un petit bijou de finesse et de drôlerie. Une citation de Roland Giguère – «Pour aller plus loin, ne jamais demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer» – semble présider au parcours buissonnier que la cinéaste nous invite à emprunter dans son dernier film. Qui dit parcours dit, bien sûr, nouveau territoire à explorer : ici Paris, où notre grande voyageuse entend bien terminer son mémoire de maîtrise sur Jacques Doillon et le rapport aux acteurs (***Jouer Ponette*** en sera l'aboutissement), mais surtout Paris où elle suit Catherine, sympathique Française rencontrée à Montréal dont elle est tombée amoureuse. Ces prémisses posées, ***Suivre Catherine*** prend la forme d'un journal au *je* façonné au quotidien dans l'humeur primesautière du moment. Et ce quotidien saisi ou réinventé dans sa douce fantaisie et sa poésie sans afféterie ne manque ni de charme ni de profondeur. Pour l'âme passagère du spectateur, le voyage réjouit parce qu'il salue à chaque plan la beauté clémente de l'existence et le simple bonheur d'être là. Et, au bout du périple, le film laisse comme une empreinte étonnamment persistante, à la façon d'un album de famille réconfortant et chaleureux auquel on ne demande volontiers qu'à revenir pour y feuilleter le livre fragile de la vie avec, à chaque fois, l'insigne promesse de réenchanter le monde à loisir.

Ce territoire arpenté par ***Suivre Catherine*** est multiple et fragmentaire. Au gré d'un itinéraire tâtonnant à la croisée de la fiction et du documentaire, il forme comme une mosaïque ludique qui sédimente de manière faussement anarchique alors que la cinéaste interroge autant l'habituel que l'insolite avec une même inlassable curiosité. Entre la France et le Québec, entre l'université, la salle de montage et le lieu d'habitation (une ruelle conviviale de Villejuif dans la banlieue rouge communiste), entre la ville, la campagne et la mer, entre les lieux de culture d'une Europe chargée de référents (Paris, Venise et Lisbonne), ***Suivre Catherine*** balise à coups de listes à la Georges Perec, de notations personnelles et de clins d'œil amusés, une sorte de géographie intime enjouée qui flirte parfois avec l'autoportrait. Se dégagent de ce «patchwork pointilliste», pour reprendre l'expression de notre collègue Pierre Barrette (*24 images 134*, p. 40), un amour inconditionnel pour le cinéma (les fantômes de Renoir, de Godard, de Tanner et de Wenders croisent notre regard) et les livres «que l'on mâche comme du khat pour s'enivrer». Avec les proches, on cultive en bon voisinage le sens de la tribu et de la communauté d'esprit en s'efforçant de perpétuer, par un art de vivre solidaire, les utopies d'une autre époque plus énergique et «insolente», et ce, malgré les cuisantes désillusions d'un temps présent occupé à d'autres messes barbares. On redoute certes la perte des acquis identitaires et sociaux, mais la vie est partout et on maintient ici avec véhémence qu'elle est et restera la plus forte, avec ses vibrations de tous les instants, ses incongruités singulières qui prêtent à sourire.

Jeanne Crépeau excelle dans l'observation de la vie au quotidien. La dérision affleure souvent, mais le trait – toujours juste – n'est jamais méchant ou gratuit, et charité bien ordonnée commence toujours par soi-même. Le temps n'est-il pas parfois un allié infréquentable? À la manière d'un Woody Allen au féminin poursuivi par la culpabilité comme l'auteur d'***Annie Hall*** l'était par sa mère dans ***New York Stories,*** la cinéaste préfère parfois le vagabondage à la retraite studieuse à l'ombre de Doillon. Et l'îlot de bonheur auquel le film revient sans cesse au bout de la ruelle est à la fois lieu de ressourcement et lieu du rappel à l'ordre. Avec son humour tendre et l'humble attention qu'elle porte aux êtres et aux choses, la cinéaste prend constamment le parti de la vie et s'efforce de ne jamais céder sur son désir de cinéma. Le risque de la redondance était pourtant là, mais avec ses situations burlesques, ses travellings harmonieux sur les bords de Seine comme autant de repérages incontournables, ses commentaires hors champ tout en subtilité, ses dessins, ses cartons et l'animation de Pol Turgeon comme artifices pleinement assumés, ***Suivre Catherine*** dynamise joliment un récit écartelé entre ici et là-bas, le proche et le lointain. Naît de l'observation bienveillante de cette communauté humaine, de cet assemblage fécond de lieux et d'impressions, une sorte d'état d'apesanteur, de bien-être contagieux qui portent les plans. Comme si une pure présence contribuait en permanence à l'effacement de la technique. Il y a là à l'œuvre quelque chose de l'ordre de l'enfance préservée, comme dans cette séquence où un jeune garçon s'initie en famille à la technique du cadre avec son appareil numérique. ***Suivre Catherine*** se love dans la formidable intuition de l'enfance. Si l'on sait trouver le point où il faut se tenir aux aguets pour que le monde se laisse apprivoiser, le miracle de l'apparition ne peut qu'advenir. 24

Québec, 2007. Ré., ph. et son : Jeanne Crépeau. Dessins, titres et animation : Pol Turgeon, Jeanne Crépeau. Mont.: Fernand Bélanger et Jeanne Crépeau avec la coll. de Louise Dugal. Mont. son. : Francine Poirier et Claude Beaugrand. Couleur. 94 minutes. Dist. : Les films du 3 mars.

**Sortie prévue : printemps 2008**